

Chapitre VIII : Route barrée à travers champs

Le roulis est familier même s'il ne devrait pas l'être. Il sommeille à moitié, appuyé contre la portière du côté passager dans une vieille voiture qu'il est certain de n'avoir jamais vue de sa vie. Qui aurait cru que son éditeur conduisait un truc pareil – William n'imaginait pas ça de la part d'un homme qui avait un chauffeur et qui aimait les berlines allemandes.

Plus le temps passait et plus Garetti lui apparaissait comme un petit vieux fatigué, bouffé de l'intérieur, plein de tics et de rides. Où était passé le grand type confiant, le mafieux italien aux costards de luxe ; l'éditeur qui donnait des soirées mondaines pour promouvoir un auteur "sulfureux" ? Il y avait toujours la même chaleur dans sa voix, mais William sentait bien qu'un trouble le rongait petit à petit.

Ou alors c'était juste qu'il projetait sur son éditeur ses propres psychoses. Et voilà, le retour de la psychologie de bas étage, ça faisait longtemps. Il résista à l'envie de pousser un grand soupir bien bruyant et de demander des explications. Parait que la dépression, ça commençait comme ça : l'envie de rien. Mais bon, si on allait par là, songea-t-il, il n'avait jamais vraiment eu envie de quoi que ce soit. Il faisait ce que la société le poussait à faire, pour ne pas passer pour un fou, un marginal ou un parasite. La réussite de la manœuvre était toute relative.

Il verrait bien où ça le mènerait une fois qu'il y serait.

OoOoO

Le costume est parfait ; et ce n'est pas seulement qu'on le lui a dit, il le sait, il le voit bien. Mais il se sent trop petit, dans ces vêtements sur mesure. Il se sent comme un gosse, qui essaie les fringues de son père, pour jouer à faire comme si. Sauf que lui, il l'a jamais connu, son père. L'éditeur avait l'air de savoir des choses à son sujet, mais William avait encore du mal à le cerner. Alors pour le moment, il suit le mouvement, il joue la petite charade qu'ils ont montée, l'éditeur et lui.

De journaliste freelance sans le sou qui n'intéressait personne, il est devenu "un jeune auteur incisif et mystérieux, qui a fait ses armes dans la presse avant de passer à la fiction". Points de suspension. "Mais s'agissait-il seulement de fiction ?"

Il avait fini par admettre, au cours d'une soirée un peu arrosée, qu'il écrivait sous l'influence de visions, d'impressions extérieures. Contre toute attente, son éditeur avait paru très intéressé par cette révélation ; et il n'avait pas appelé les hommes en blanc. William n'était toutefois pas certain qu'il l'avait pris au sérieux. Ils avaient décidé d'un commun accord qu'il serait intéressant de jouer là-dessus, pour la presse et le grand public, parce que « c'était plus vendeur ».

Et là, tout endimanché, une flûte de champagne à la main, entouré de gens qu'il était certain de ne pas connaître, il se sentait extrêmement déplacé. Son costume le grattait. Sa peau le grattait. Il essayait désespérément de ne pas laisser son esprit vagabonder, ou sinon il savait que la fatigue et l'alcool auraient raison de lui. Et un "épisode" en plein gala de promotion était la dernière chose dont ils avaient besoin – même si l'éditeur n'aurait peut-être pas été aussi catégorique.

La femme devant lui parlait. Elle se mit à rire, et lui il la voyait pleurer – les deux images entremêlées de la même femme fluctuant comme un reflet flou dans l'eau. Il ferma les yeux l'espace

d'un instant et tout le reste de l'histoire le frappa d'un coup. La vie d'une inconnue en une fraction de seconde. Les comptes en banque presque vides. L'amant violent et le mari volage. La peur, la honte. Il rouvrit les yeux ; la femme devant lui avait arrêté de rire et le regardait avec des yeux noirs. Il était censé dire quelque chose, sûrement. « Ça va aller », fut la première phrase qui lui traversa l'esprit.

Il tourna les talons, histoire de tenter de fuir sans en avoir l'air, sans paraître totalement dérangé, si possible, mais il se heurta à un gros type ventripotent – lui, il détournait des fonds, et William le savait, aussi clairement que si c'était écrit sur son large front dégarni. Derrière lui, un journaliste qui montait ses sujets de toutes pièces, un faux sourire plaqué sur le visage. Faux, faux, tout était faux, même lui, à prétendre qu'il était écrivain, à prétendre qu'il n'était pas barjo.

Le bruissement continu qu'il entendait depuis qu'il était entré dans la salle – semblable aux battements de milliers d'ailes d'oiseau, derrière le tintement des verres, derrière le brouhaha des conversations – le bruissement prit soudain de l'ampleur, au point de recouvrir tous les autres sons. Il eut soudain l'impression d'être sourd et aveugle, entouré d'images et de bruits que lui seul entendait, des fragments de vies qui ne lui appartenaient pas.

Il ferma les yeux pour de bon et bouscula la foule compacte – était-elle en train de se resserrer sur lui ? – en direction de ce qu'il pensait être les toilettes.

OoOoO

De l'autre côté de la salle, Garetti vit soudain son auteur vedette se mettre à gesticuler, avant de filer comme une flèche vers le fond de la salle, sous les regards amusés plus qu'autre chose des autres invités. Il avait eu du mal à faire en sorte qu'ils soient invités, la presse était là, les richards de la ville aussi – qu'est-ce que cette andouille fabriquait ?

Il dut prendre sur lui pour ne pas reposer sa flûte de champagne au bar et emboîter le pas à William. Continuer à sourire, s'excuser poliment et ensuite seulement le suivre, quoi qu'il puisse bien fabriquer dans les toilettes.

Une vision, sûrement. Il n'y croyait pas tout à fait, et pourtant... Le gosse savait des choses qu'il n'était pas censé connaître, il était... très perspicace, très intuitif. Il avait peut-être un don, ou alors il était juste très observateur, et Garetti n'en avait rien à faire tant que cet imbécile faisait du chiffre et ne commençait pas à tout ficher en l'air en se comportant comme un dingue.

Ce n'était pas totalement vrai, se dit-il en poussant la porte de grande la salle d'eau. Il se faisait du souci, dans le fond, mais ce n'était pas à lui de régler les problèmes du gosse. Il espérait faire le bon choix. Ne rien lui dire était cruel, mais Garetti ne savait vraiment pas comment il pourrait réagir. Lui offrir un job, un moyen de s'exprimer, cela semblait une bonne idée, et il verrait bien ce qu'il en ressortirait.

OoOoO

William est agrippé au rebord du lavabo dans la luxueuse salle d'eau de l'hôtel où se tient la réception. Les jointures de ses doigts sont blanches à force de serrer la faïence. Il a la tête baissée et

il n'ose pas la relever, parce qu'il sait qu'il est là, dans son dos. Son dos qui lui fait mal, au milieu, entre les deux omoplates, juste comme si...

Une main dans son dos le fit sursauter d'effroi. Il se retourna pour tomber nez à nez avec son éditeur. Forcément. À part lui, plus personne ne semblait vraiment s'intéresser à William, ces derniers temps – malgré le succès, encore relatif mais grandissant, de son livre. Ils avaient l'intention d'en sortir un deuxième avant la fin de l'année. Ils en avaient parlé, récemment, il ne savait plus bien quand. Il avait de plus en plus de mal à se concentrer sur les dates, ces derniers temps ; croiser autant de gens nouveaux n'était pas bon pour sa santé, il fallait croire.

Conversation banale. L'éditeur voulait savoir ce qui n'allait pas – reproches et souci dans la voix –, William répondit des banalités en bredouillant. Il n'avait qu'une envie, c'était de fuir, se cacher, redevenir William Einberg, le gars mal coiffé qui ne sort pas de chez lui et dont tout le monde se fout.

Quelques mots finissent par trouer le brouillard qui enserre son esprit – « Si tu n'as pas envie d'être là, fais au moins semblant » – fais semblant – sois un autre.

Il se retourne, agrippe de nouveau le rebord du lavabo immaculé ; il relève les yeux et dans le miroir, il voit une autre personne. Propre et net, beau même. Un gars séduisant, sûrement très intéressant. Il décide de lui laisser les rênes pour la soirée.

Juste pour cette fois.

OoOoO

Quand il se réveilla dans son lit, dans l'appartement que lui avait trouvé son éditeur il y a quelques mois de cela, il avait un goût bizarre dans la bouche et pas le moindre souvenir de la journée passée. « Fais semblant », la phrase résonnait encore dans sa tête, et c'est sûrement ce qu'il avait dû faire.

Son costume neuf était roulé en boule au pied du lit, à côté de sous-vêtements féminins et de ce qui ressemblait à une robe de soirée. Et il entendait la douche couler dans la salle de bain à côté. Peut-être pas une si mauvaise soirée après tout, pensa-t-il en se redressant à demi dans le grand lit défait. Il aurait juste aimé s'en souvenir, mais bon, il n'allait pas cracher sur une jolie groupie.

Ladite groupie s'avéra charmante, très élégante et surtout très mariée. Ils prirent le petit déjeuner ensemble et elle repartit comme elle était venue ; sexy et anonyme.

Et c'est à partir de ce moment qu'il décida de lâcher prise, de laisser les choses se faire.

OoOoO

La route s'étendait devant eux. Une route de campagne, bordée par des champs verdoyants et quelques arbres. William se rendit compte en sortant de sa torpeur qu'il était avachi contre la portière passager et qu'il avait bavé sur son épaule en dormant. Il s'essuya discrètement la joue en se redressant, jetant un coup d'œil à Garetti au volant.

Le silence n'était pas vraiment pesant. Au contraire, pour une fois, William arrivait à s'entendre penser. Et il n'entendait pas les pensées de l'éditeur à ses côtés, pour la première fois depuis des mois. À vrai dire, il n'avait jamais perçu de manière claire ce que Garetti pensait à son sujet, ni ce qu'il lui cachait. Mais il savait pertinemment que l'éditeur lui cachait quelque chose, depuis le début.

« Je sais pas ce que vous m'avez donné, mais on dirait que ça march... »

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, en plein élan, et c'est avec de grands yeux incrédules qu'il contemplait à présent le paysage devant lui. La petite route de campagne ondulait, ondoyait, et en quelques instants les champs verts cédaient la place à du blé monté en graine, doré et prêt à être moissonné. Il y avait aussi de l'orge, et une céréale qu'il ne connaissait pas, constata-t-il avec effarement – comme s'il avait besoin de ça.

Plus d'hallucinations, mon œil, il était toujours aussi cinglé apparemment. Il remonta ses jambes contre lui, les pieds sur le siège et les genoux sous le menton, quand l'été céda la place à l'hiver et qu'il n'y eut soudain plus que de la neige et de la grisaille à perte de vue. Fasciné, il exhala un petit nuage de buée en grelottant, jetant un bref coup d'œil à Garetti – l'éditeur, insensible au froid qui régnait à présent dans l'habitacle de la voiture, pianotait d'un air distrait sur le volant, le regard fixé sur la route.

Un battement de paupière et le paysage était de nouveau "normal". Puis les couleurs virèrent au sépia, et William eut la sensation oppressante d'être piégé dans une vieille photographie. Voilà que je fais de l'empathie avec le paysage maintenant ; il avait dû penser ça tout haut, parce que l'éditeur lui posa soudain une main sur l'épaule et dit : « C'est bien, Willie, c'est des souvenirs tout ça, laisse, ça va passer. »

Des souvenirs. Il n'était jamais venu ici, il s'en serait rappelé, non ? Son esprit n'était visiblement pas du même avis, et les saisons continuèrent à se succéder devant ses yeux tout le reste du trajet.

« Tu t'en rappelles vraiment pas, hein ? » La voix provenait de la banquette arrière et il fit un grand bond en l'étendant. Il se retourna, le cœur battant à tout rompre, pour tomber nez à nez avec... lui-même, son autre lui, ou quelle que soit sa véritable nature.

« Émanation mentale, c'est le terme que tu cherches », proposa aimablement son double, tout sourire. Un faux sourire, trompeur tout comme cette apparence de jeune premier bien coiffé.

« M'approche pas ! »

Garetti n'avait pas bronché ; peut-être qu'il était juste en train de rêver, ou peut-être que l'éditeur n'en avait vraiment plus rien à faire de le voir parler tout seul en s'agitant. Soupir.

« Ne t'en fais pas, fit le double d'une voix qui se voulait sûrement amicale, mais qui lui écorcha les oreilles tant elle sonnait faux. C'est bientôt fini, continua-t-il. Il t'attend. »

William se retourna pour demander : « Qui... ? » mais l'Autre avait déjà disparu. Même pas un petit éclair ou un nuage de fumée, une vraie hallucination de toc-card. Il se rassit dans son siège, juste quand la voiture s'arrêtait devant les hautes grilles en fer forgé qui barraient l'accès à un grand

bâtiment sombre, plus loin sur le chemin. Les fenêtres étaient condamnées et la végétation avait totalement envahi le parc alentour.

“Institut Psychiatrique André Parieux”, proclamait une plaque dorée à moitié recouverte par le lierre sur le mur, à l'entrée.

Ah.

Garetti sortit de la voiture ; le claquement de la portière ramena William à la réalité et il descendit à son tour du véhicule.

« Le reste, on le fait à pied », dit Garetti en désignant du pouce le cadenas rouillé qui maintenait les grilles fermées. Apparemment, ils allaient passer la fin de l'après-midi à faire le mur pour s'introduire dans un asile désaffecté.

À suivre...